



L'île

Sigríður Hagalín Björnsdóttir



Gaia

L'île

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre national du Livre, Paris,

et du



ICELANDIC LITERATURE CENTER

Sigríður Hagalín Björnsdóttir

L'île

traduit de l'islandais par Éric Boury

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Eyland

Illustration de couverture :
© Honzakrej/adobestock

© Sigríður Hagalín Björnsdóttir, 2016.
Publié avec l'accord de Benedikt bókaútgáfa, Reykjavík.
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2018
ISBN 13 : 978-2-84720-815-3

À Gummi

*No man is an Iland, intire of it selfe ; every man is a peece of
the Continent, a part of the maine ; if a
Clod bee washed away by the Sea, Europe is the
lesse, as well as if a Promontorie were, as well as
if a Mannor of thy friends or of thine owne were ;
any mans death diminishes me, because I am
involved in Mankinde : And therefore never send
to know for whom the bell tolls ; It tolls for thee.*

*« Nul Homme n'est une Isle complète en
soy-mesme ; tout Homme est un morceau de
Continent, une part du tout ; si une parcelle
de terrain est emportée par la Mer l'Europe en
est lésée, tout de même que s'il s'agissait d'un
Promontoire, tout de même que s'il s'agissait du
Manoir de tes amis ou du tien propre ; la mort
de tout homme me diminue, parce que je suis
solidaire du Genre Humain. Ainsi donc, n'envoie
jamais demander : pour qui sonne le glas ; il sonne
pour toi. »*

John Donne (1579-1631),
exergue de *Pour qui sonne le glas*, Ernest Hemingway
(Traduction : Denise Van Moppès, Gallimard, 1961.)

PROLOGUE

Entendez-moi.

Nous sommes ici. Nous sommes vivants.

Mille et une choses nous attachent les uns aux autres : paroles, voix, caresses, sang, textes, chansons, lignes, routes, messages sans fil. Parfois ce lien s'exprime simplement parce que nous voyons le même soleil monter dans le ciel, parce que nous écoutons la même chanson à la radio, récitons le même texte en le murmurant, la tête ailleurs, tandis que nous faisons la vaisselle après le dîner.

C'est ce qui s'appelle faire partie d'une société. D'une nation, ou du genre humain. Tout dépend de l'endroit où on place la ligne de partage.

Parfois, des événements se produisent, qui renforcent ces liens et nous rapprochent un peu plus encore. Les mariages, les naissances et les décès rassemblent les familles ; les catastrophes, les guerres et les compétitions sportives soudent les nations, elles amènent toutes sortes de gens à marcher à l'unisson.

Il arrive aussi que se produisent des choses qui rassemblent l'humanité tout entière, unissent le destin de tous les êtres humains, comme si un dérèglement subit de la gravité terrestre engendrait un brusque rétrécissement du monde. En l'espace d'un instant, l'humanité devient plus proche, et chaque être se rappelle l'endroit où il se trouvait quand il a appris la nouvelle.

Parfois, le monde devient si petit qu'il se résume à un seul être humain. Un homme minuscule dans un fjord abandonné.

SVANGI

La lumière filtre à travers la grisaille, illumine la crête de la montagne et inonde le bas du fjord comme une cascade de lait. Le deuxième agneau est sorti, il tombe sur les pierres du rivage, son pelage est brun-roux, comme celui du premier.

Maudite brebis, quelle idée de descendre sur la rive pour mettre bas ! C'est à se demander si elle veut noyer ses petits. Je rince mes mains couvertes de sang dans l'eau salée et froide tandis que l'agneau et son frère rampent vers leur mère. Bien qu'elle soit affamée, ils sont pleins d'énergie, combattent vaillamment les lois de la gravité, tremblants sur leurs pattes frêles, ils livrent une lutte pour la vie, en route vers la mamelle.

Ma chienne bâille et étire ses pattes avant, épuisée après les recherches. Je fouille les alentours du regard en quête de corbeaux, de goélands ou d'autres intrus, craignant qu'ils n'attaquent les agneaux restés à la ferme. Il faut rentrer.

Móra lève vers moi ses yeux méfiants où je ne distingue aucun signe de reconnaissance ni d'obéissance. C'est ma meilleure brebis, elle mène toujours le troupeau qui la suit aveuglément. Or elle a préféré mettre bas loin de la maison, elle est descendue sur le rivage comme dans l'intention de se jeter dans la mer au milieu de l'accouchement. Tout cela n'est pas de bon augure.

Je prends un agneau sous chaque bras et je rentre à grands pas. Ma chienne Týra ouvre la marche, la brebis nous suit en bêlant et s'accorde le temps de brouter quelques brins de l'herbe maigre et pâle qui renaît enfin après l'hiver. Le printemps est précoce. Peut-être sera-t-il trompeur, peut-être les gelées dureront-elles jusqu'au mois de juin. Ici, la nourriture manque.

Le givre fond sur l'herbe, le chemin constitue désormais le lit d'un ruisseau, de temps à autre, quand l'hiver relâche

son emprise sur le fjord, le grondement d'éboulis envahit les pentes de la montagne que des plaques de neige et des blocs de pierre dévalent avant de plonger droit dans l'océan. Chaque fois, le cœur bondit et le corps vermoulu tressaute – voilà, ils arrivent, ces salauds m'ont trouvé.

Non, pas encore.

L'inquiétude m'a parfois poussé à aller vers l'embouchure du fjord et à gravir les versants des montagnes pour contempler mon petit royaume, cet aride domaine de famine, pour me convaincre que cette maison abandonnée depuis des dizaines d'années est bien cachée parmi les rochers et la végétation rase, cette ferme qui portait jadis un nom plus optimiste, mais que j'ai baptisée *Svangi – Ventre Creux*. Ce nom n'est pas une insulte au destin, vous pouvez me croire.

Aucune ombre ne vient troubler la limpidité du ciel, je ne vois aucune fumée, je n'entends ni aboiements, ni voix humaines, ni ronronnement de moteur. Je me méfie quand même, puis hop, hop, hop, je me faufile vers la maison comme un renard vers son terrier, comme une puce de mer sous un galet, un vagabond qui emporte deux agneaux volés. La lumière du jour est une amie traîtresse, mais comment pourrais-je la maudire après cet interminable hiver de ténèbres ?

Je fais entrer Móra et ses deux petits dans l'enclos où ils rejoignent leurs congénères. Je m'arrête à la porte de la maison, je ferme les yeux et j'inspire. L'odeur à l'intérieur est brute et étrangement rassurante. L'air sent l'humidité, le fumier de mouton et le chien mouillé. Autrefois blanc, le cadre de la porte est maintenant gris de vieillesse, arrondi et doux comme le bras d'une femme. Je le caresse machinalement en entrant. C'est un tic, un des mille petits rituels qui emplissent mon existence et me procurent une once de compagnie, enfin presque.

Huit marches montent vers le palier par lequel on accède à l'ancienne pièce commune où mon journal intime m'attend,

posé sur le pupitre, sous la petite fenêtre. Les pages sont vieilles et humides, aujourd'hui, c'est le 15 mai, enfin, à peu près. Ciel limpide, temps calme, 8° C. Móra a mis bas deux agneaux. Je ne me plains pas.

Je m'emmitoufle dans la couverture, je prends mes gants dans le tiroir et j'évite de regarder le petit poêle en fonte. Le temps est trop clair pour faire du feu, cela serait aussi discret que d'envoyer une fusée de détresse dans les airs.

Je n'ai rien d'autre à faire qu'écrire. Convoquer mes souvenirs et écrire. Autrefois, je me suis donné le titre d'historien du temps présent, ce que je trouvais assez chic. Me voilà bien puni, je peux donc aujourd'hui rédiger les annales de ce qui est advenu, regretter le passé et céder à la nostalgie, cerner le temps jadis, rappeler comment le lien s'est rompu, comment la lumière a décliné et comment la nuit s'est abattue.

HJALTI

Hjalti Ingólfsson se rappelle où il était quand il a appris l'attaque des tours jumelles à New York. Attablé dans un bar à tapas hors de prix à Copenhague, il se demandait s'il devait renvoyer ses gambas en cuisine, mais n'arrivait pas à établir le contact avec les serveurs qui, quelques instants plus tôt, allaient et venaient dans la salle avant de disparaître brusquement. Il s'était excusé auprès de sa voisine, une camarade de classe danoise inscrite en politique internationale qui, par pitié, avait accepté son invitation après les cours, et s'était levé en quête d'un serveur. Il était allé dans la cuisine où les employés de l'établissement regardaient l'avion entrer dans le gratte-ciel comme un couteau dans une motte de beurre. Hjalti avait tourné les talons, franchi la porte battante, était allé se rasseoir à sa place et avait expliqué à sa camarade que le personnel regardait un film-catastrophe. Elle avait éclaté de rire pour la première fois en cette après-midi pluvieuse, elle avait terminé son verre de blanc et lui avait demandé si elle pouvait photocopier les notes qu'il avait prises en cours.

En rentrant chez lui, il était passé devant les magasins d'électroménager de la rue Vesterbrogade, et avait compris qu'il était impossible que tous ces écrans de télé diffusent le même film. Alors qu'il plantait sa fourchette dans les crevettes molles de son assiette, ayant perdu tout espoir que sa voisine de table couche avec lui, le monde s'était subitement compacté en une petite boule et rien ne serait plus jamais comme avant.

~

Des années plus tard, Hjalti mène une tout autre vie. Dans son appartement du quartier des Hlíðar à Reykjavík, il se

demande si c'est cet événement qui l'a poussé à apprendre à cuisiner. Il trempe ses lèvres dans un verre de sherry et veille sur la pièce de viande enveloppée dans du plastique et plongée dans l'eau tiède sur la table. Certes, il n'a pas accompli tous ses rêves, il ne s'est pas fait un nom en politique internationale, il n'a jamais été correspondant de presse en Irak ou en Afghanistan, mais ce soir, il va épater ses invités avec un rôti de bœuf cuit sous vide et absolument parfait.

María n'est pas encore rentrée, il sait qu'elle n'apprécie pas ce plat autant que lui. Ça ressemble plus à une expérience de chimie qu'à de la cuisine, dit-elle. Quand on pose la pièce de viande qui crépite dans la poêle et qu'on vérifie la cuisson à la pointe d'un couteau – c'est tout un art qui exige une prise de risque, c'est ça, la véritable cuisine. Ce que tu fais là est une insulte à ce bon morceau de bœuf, dit-elle chaque fois en se grattant le nez.

Hjalti aigüise son couteau pour émincer les champignons. La cohabitation avec María ne répond pas à ses attentes.

Leurs amis arrivent. Tout est parfait, la galette aux pommes de terre française dore doucement dans le four, la salade est prête, la béarnaise patiente au bain-marie, il n'a plus qu'à mettre les tranches de rôti dans la poêle bien chaude pour les faire dorer et servir.

Et à attendre María. Il sourit pour excuser son absence tandis qu'il débarrasse ses invités de leurs manteaux qu'il accroche dans la penderie, elle est à la salle de sport, elle aura un peu de retard, annonce-t-il.

Il prépare les cocktails, des gin-tonics agrémentés d'une tranche de concombre. Tout le monde trinque au salon, ils se regardent en souriant par-dessus le rebord ambré de leurs verres en cristal. Ça fait du bien de voir ses amis, de se réjouir avec eux au plus noir de l'hiver, de parler du travail, des journaux, de la politique, des marchés financiers, de prendre un portrait de groupe et de trouver un filtre sympa pour poster la photo sur Instagram. À la nôtre !

María arrive enfin dans un tourbillon d'excuses et de minauderies. Elle embrasse les invités, complimente Hjalti sur l'odeur délicieuse qui envahit la maison, elle n'a pas oublié d'acheter les fraises qui doivent accompagner le dessert et elle vide son cocktail pendant que les autres terminent les quelques gouttes qui restent au fond de leurs verres où tintent les glaçons. Elle rit avec les amis de Hjalti, discute avec leurs femmes, parle de ce qu'elle a fait à la salle de sport, montre la corne sur ses paumes et met une drôle de musique sur la platine tandis qu'ils passent à la salle à manger. Elle est séduisante, drôle et toujours un peu bizarre. Puis elle regarde la table : Où vont s'asseoir les enfants ?

Les enfants ?

Les miens, ça te dit quelque chose ?

Je ne les ai pas comptés, répond Hjalti. Nous n'avons qu'à commander une pizza.

Un silence de mort s'abat sur l'assemblée. María blêmit, les invités baissent les yeux sur leurs assiettes.

Elle se lève, va chercher deux couverts et deux verres, et appelle ses enfants sans même regarder Hjalti. Elías arrive immédiatement, tout beau dans sa chemise repassée, il salue timidement et s'assoit tout contre sa mère. Margrét s'installe à côté de Hjalti en toisant les invités d'un air provocant.

Hjalti sourit de toutes ses dents et se met à couper la viande, le rôti devrait suffire si lui, María et les enfants ne se resservent pas. Puis-je vous présenter nos invités surprise, dit-il. Voici le jeune Elías et sa très théâtrale majesté, Margrét.

L'adolescente attrape une part de galette aux pommes de terre, Hjalti lui donne une tape sur la main, gentiment, je n'ai pas encore dit qu'on pouvait se servir, ma petite, et les invités passent en premier.

Elle le dévisage, María s'emporte, je suis assez grande pour m'occuper de l'éducation de mes enfants toute seule.

Après son intervention, la soirée est gâchée. Les discussions à table ont quelque chose de compassé, elles ne décollent pas, les enfants picorent dans leur assiette, puis filent dans leur chambre. María boit verre de rouge sur verre de rouge, manifestement impatiente de les voir tous repartir. Elle danse avec obséquiosité autour de ses amis, rit trop fort à leurs plaisanteries, fait tomber une assiette qui se casse alors qu'elle la rapporte dans la cuisine.

Ils mangent le flan au caramel qu'elle a préparé, très intéressant, déclare Halldór en jouant avec le dessert dans son assiette, ils boivent du calvados avec le café et remercient pour cette délicieuse soirée, la prochaine fois, c'est nous qui invitons, puis les voilà partis.

María et Hjalti se retrouvent seuls dans la cuisine, au milieu des ruines de cette soirée ratée, et ils se disputent en hurlant jusque tard dans la nuit. Leurs querelles ne sont jamais innocentes, tous deux partagent la colère et le mot juste, ils sont spécialistes pour se blesser mutuellement. Cette dispute devient rapidement la pire de leur brève et bruyante cohabitation. Elías ouvre en silence la porte de la chambre de sa sœur, elle tend la main vers lui, l'autorise à la rejoindre sous sa couette et le serre dans ses bras tandis qu'ils écoutent tous les deux leur mère rompre avec son compagnon.

~

Le week-end se solde par le départ de María. Elle pleure, Hjalti a l'impression qu'elle est déjà partie, ce qui est pour lui un soulagement. Elle a le teint gris, de profonds cernes noirs sous les yeux, le visage chiffonné, elle est rendue transparente par le manque de sommeil et la douleur. Quand le lundi arrive enfin, ils n'ont plus de voix.

Bon, ben, je dois partir au travail, dit-il. Elle hoche la tête, abattue.

Je vais profiter de ton absence pour faire mes bagages. J'emporte nos vêtements, nos livres, nos instruments musicales et ce qui appartient à mes enfants. Pour le reste, nous nous le partagerons plus tard.

Nos instruments musicales. Après quinze ans passés en Islande, elle n'a pas encore appris à accorder l'adjectif ni à prononcer les *h* aspirés, et son origine étrangère la trahit quoi qu'elle fasse. Dans leurs interminables disputes, elle ne réussit pas à prendre son essor, la grammaire la trahit, le jeu est inégal et Hjalti ne peut s'empêcher de la corriger comme il corrigerait un enfant, d'un ton brutal et méprisant. Tu vois, je ne m'appelle pas Jalti, mais Hjalti, tu comprends ?

Elle va s'installer chez son amie Inga où les enfants sont partis dès samedi matin pendant qu'ils réglent leurs problèmes, qu'ils exhumaient le cadavre de leur histoire d'amour, qu'ils le découpaient en morceaux, c'est toi qui as tué ça, c'est ma faute, tiens, ce morceau est pour toi et moi, je prends celui-là.

Il prend une douche, se rase et regarde l'homme célibataire qu'il a en face de lui dans la glace. Elle est encore assise, les yeux baissés, quand il revient dans le salon. Les cheveux bruns de María retombent le long de ses joues et sur ses épaules frêles. Elle porte le pull-over qu'il aimait autrefois parce qu'il soulignait ses formes féminines et mettait en valeur sa jolie petite poitrine douce comme du duvet, maintenant elle est affalée comme un sac sur le canapé.

Elle lève les yeux. Tu n'es qu'un gamin égoïste qui ne pense qu'à lui-même.

La fatigue se déverse sur Hjalti par vagues, il donnerait n'importe quoi pour mettre fin à ces interminables discussions et faire comme si tout cela n'était jamais arrivé.

J'ai fait de mon mieux.

De ton mieux ? Eh bien, ça ne pèse pas lourd.



Il va au travail à pied, rebuté par l'idée de gratter les vitres avant de s'asseoir dans sa voiture. Ce matin de janvier est aussi dur et froid que le verglas qui couvre les rues. L'air lui brûle les poumons. Il marche aussi vite que possible, ses chaussures glissent et dérapent, son manteau ne le protège pas vraiment de la bise glaciale. Il ne croise personne à part deux corbeaux qui se chamaillent à la lumière des lampadaires. Ils plongent alternativement vers la rue, puis remontent juste avant d'atteindre le sol, décrivent de larges cercles dans le ciel et se posent à nouveau sur le lampadaire en croissant – en ricanant.

Vous n'êtes pas légion à arriver de si bon matin ! observe la rédactrice en chef en le toisant d'un air inquisiteur.

Tu fais une de ces têtes ! Tu es malade ou quoi ?

Il lui lance un regard noir, va chercher un café, s'installe à sa place et allume son ordinateur. Il n'y a pas grand-chose de neuf après la nuit, les réseaux se contentent d'afficher les réactions à d'anciens articles.

Les collègues à peine sortis du lit arrivent peu à peu, ils disent bonjour, allument leurs écrans et leurs lampes. Chaque bureau devient une bulle de lumière chaleureuse dans cette salle plongée dans la pénombre, tous croulent sous les décorations de Noël poussiéreuses et les piles de paperasse.

La réunion du matin est morne, Úlfhildur mise tout sur le service étranger chargé de couvrir la conférence sur les réfugiés à Berlin. Ceux qui travaillent pour le national suivent des pistes qui pourraient les conduire vers des choses intéressantes ou assurent le suivi de vieilles informations.

Et il se peut aussi que nous recevions un coup de fil, dit Hjalti, le nez dans sa tasse.

Oui, nous recevrons peut-être un coup de fil, répète Úlfhildur avec un sourire narquois. Tu es sûr que ça va ? lui demande-t-elle après la réunion. Tu as une tête de déterré.

J'ai eu une insomnie, c'est tout, ça ira mieux après quelques tasses de café.

Il envisage d'appeler Leifur pour lui raconter ce qui s'est passé ce week-end, mais préfère attendre. Il n'a pas envie d'entendre son frère lui faire part de ses inquiétudes paternelles et de ses reproches, au fait, tu es passé voir maman depuis Noël ? Hjalti inspire profondément et chasse l'idée de sa tête.

María est sans doute en train de rassembler ses affaires et de vider sa moitié de l'armoire du dressing, elle sépare leur vie en deux. Elle va chercher son sac de voyage dans le débarras, plie ses chemisiers et ses pantalons, la robe noire qu'il lui a offerte pour son concert l'année dernière, sa robe de gala. Elle lui va si bien, le col met en valeur son cou gracile et blanc ainsi que la délicatesse de ses épaules. Elle secoue la tête pour chasser les images qui l'envahissent et se concentre sur les tâches qui l'attendent ce matin.

~

Beaucoup plus tard, quand le chaos aura triomphé, c'est à cet instant qu'il repensera. Il se demandera s'il aurait pu l'arrêter, s'il aurait pu faire en sorte qu'elle leur accorde une seconde chance, en l'appelant ou en rentrant à la maison.

Il n'est pourtant pas compliqué. Sa mère disait toujours très sérieusement : Mon cher Hjalti a juste besoin d'une bonne épouse, comme si elle trouvait qu'il avait un énorme problème, comme si elle évoquait un criminel ou un dépressif chronique. Or il n'est ni l'un ni l'autre. En fait, il a l'impression d'être un humain plutôt réussi.

Mais il ne supporte pas les contrariétés. Il ne supporte pas les embrouilles ni les difficultés financières, les maladies qui sentent mauvais, la malbouffe, les mouchoirs usagés et les jouets baveux sur le sol de la salle de bains. Il veut que les choses soient en ordre, que les relations à la maison soient

normales, il refuse d'être forcé de ramasser des saletés qui traînent par terre et de passer l'aspirateur tous les jours pour que la maison soit habitable. Et il reconnaît que la cohabitation avec María et ses enfants n'a pas toujours été simple.

Mais jamais, il n'a été méchant avec eux. Là, elle a tort.

~

Il ne l'appelle pas. Il quitte la rédaction, armé de son dictaphone et d'un bloc-notes pour aller guetter la sortie du conseil des ministres. La ville est plongée dans la nuit et dans le silence. Si on fait abstraction des grosses voitures garées devant le bâtiment, le siège du pouvoir semble abandonné. Le conseil a été avancé d'un jour, le gouvernement se réunit habituellement chaque mardi. Les médias ont été informés du changement. Assis dans le vestibule glacial, les confrères journalistes se saluent mutuellement, puis attendent dans un silence buté.

Enfin, on entend du mouvement dans la salle que les ministres quittent tous en même temps. C'est gênant car les interviews seront d'autant moins nombreuses et certains politiques sont très doués pour y échapper. Hjalti parvient à attraper sur le trottoir le ministre des Finances, un homme corpulent qui a l'art de retourner les questions trop imprécises. Il interroge également le ministre de l'Éducation qui semble en savoir aussi peu que lui-même sur la réforme à venir du système éducatif. C'est bien maigre pour rédiger un article passionnant.

Le jour se lève. Le mont Esja apparaît peu à peu derrière Harpa, le centre de congrès et de concert, la muraille qui protège la ville du vent arctique glacial, la harpe éolienne. En se retournant, Hjalti tombe nez à nez avec Elín Ólafsdóttir.

Bonjour, ça fait une paye qu'on ne s'est pas vus.

Ils se font la bise. Elle porte un manteau clair et ses yeux sont plus bleus encore et plus limpides que la dernière fois qu'il l'a croisée.

Alors, on t'envoie à l'affût, poursuit-elle, taquine, je croyais que tu étais suffisamment monté en grade pour te passer de ces pensums.

Ce n'est pas un déshonneur d'aller faire la sortie du conseil des ministres, il arrive qu'on y apprenne des choses.

Mais pas aujourd'hui, c'est ça ?

Non, la pêche n'a pas été bonne. Alors, quelles nouvelles de vous tous ?

Il y en a toujours et elles sont excellentes. Notre économie prospère, la société fleurit, la nation n'a jamais vécu dans une telle opulence. Mais évidemment, toi et tes collègues n'en parlez pas.

En effet, nous essayons d'ignorer les bonnes nouvelles. Nous sommes comme les elfes noirs, chaque jour, nous nous levons du pied gauche, résolus à nuire, et surtout aux hommes politiques.

Je ne te le fais pas dire.

Elle hésite, s'incline vers lui et baisse le ton. Tu pourrais, par exemple, demander au ministre des Affaires étrangères pourquoi il n'est pas à Berlin pour assister à cette conférence sur les réfugiés, pourquoi le Premier ministre y est allé à sa place alors que ce n'est pas dans ses attributions.

Tu pourrais peut-être répondre toi-même à ces questions. S'agit-il d'une mise à l'écart ?

Il vaut mieux que tu l'interroges. Elle sourit et le regarde droit dans les yeux, c'est toujours un plaisir de te croiser. Il faudrait qu'on se voie pour discuter. Tu sais où me trouver.

En effet, Hjalti sait où trouver Elín Ólafsdóttir, ministre de l'Intérieur, anciennement maître de conférences en sciences politiques et propulsée à la surprise générale en tête de liste de son parti dans la circonscription de Reykjavík Nord. Idéaliste pure et dure ou dangereuse carriériste, selon les

points de vue, toujours vêtue de blanc, toujours élégante. Elle descend les marches du conseil des ministres en escarpins, le chauffeur vient à sa rencontre et ouvre la portière de l'imposant 4×4 noir. Elle s'installe, sourit à Hjalti, puis entre sa cheville gracile dans la voiture en un mouvement fluide. Son style n'est pas le fruit du hasard, le pouvoir lui va comme un gant.

~

Il rentre à la rédaction avec une interview. Le ministre des Affaires étrangères est vexé et tellement mécontent d'être resté en Islande qu'il ne peut se résoudre à garder le silence. La coalition gouvernementale est mise à mal, Hjalti est le seul à être au courant, il tient un scoop.

Direct en première page ! se réjouit Úlfhildur. Ça t'arrive souvent d'avoir tes tuyaux par tes anciennes copines ?

Hjalti éclate de rire. Elle ne fait pas partie de mes ex. Nous nous sommes connus au lycée, puis retrouvés à la fac, en sciences politiques. Elín n'a jamais été mon type de femme.

Je vois, répond Úlfhildur. Tu fais attention, hein ? Elle n'est pas du genre à te refiler des infos si ça ne sert pas sa carrière. Cette fille gravit les échelons à toute vitesse, elle a les dents longues.

Hjalti soupire. Ce n'est pas la première fois qu'ils abordent la question. Úlfhildur est parfaitement à sa place au poste de rédactrice en chef. Elle est de ceux qui savent toujours tout mieux que tout le monde, elle corrige les fautes de grammaire de ses collègues sans aucune pitié et les prend de haut. Selon elle, le monde politique et celui des médias se livrent une lutte perpétuelle. Le politicien essaie de berner et d'orienter le journaliste qui s'emploie de son mieux à le démasquer et à le mettre à genoux. Hjalti ne partage pas ce point de vue, il peut tout à fait fréquenter

les députés et les ministres dans les cocktails, trinquer avec eux en mangeant des petits-fours, garder certains secrets et en dévoiler d'autres. Cela lui permet d'avoir la confiance de ses interlocuteurs et d'apprendre bien souvent des choses avant l'ensemble de ses collègues, tandis que les gens comme Úlfhildur attendent patiemment les communiqués de presse.

Son bureau est enseveli sous les serviettes en papier tachées, les tasses contenant des restes de café froid, les rapports qu'elle n'a lus qu'à moitié et des journaux locaux que personne à la rédaction ne prend jamais le temps d'éplucher. Il y a longtemps qu'elle ne se teint plus les cheveux et le quart de siècle qu'elle a passé à son poste a creusé deux profondes rides entre ses sourcils. Elle le regarde d'un air taquin.

Il secoue la tête. Mieux vaut entendre ça qu'être sourd. Allons, ne t'inquiète pas pour Elín et moi, nous sommes simplement de vieilles connaissances.

Bon, dans ce cas, fais autant de mamours que tu voudras à cette ancienne conquête, s'entête Úlfhildur avec un grand sourire. Tant que ça te permet d'écrire des articles.

Ses anciennes conquêtes, ah ça, oui ! Il se précipite aux toilettes, vomit de la bile couleur café, se rince le visage à l'eau froide et se regarde dans la glace crasseuse. Il a les yeux rouges et les traits tirés. Alors qu'il devrait se réjouir de sa liberté retrouvée, il n'éprouve qu'un profond mépris pour lui-même. Il a passé la quarantaine, il est célibataire et n'évolue pas dans sa profession, tandis que d'autres de son âge gravissent les barreaux de l'échelle sociale, organisent la communion de leurs enfants et achètent un nouveau 4 × 4. Il s'observe dans le miroir. Au moins, il a encore ses cheveux. Et assez de charme pour séduire les femmes, il tapote ses abdominaux sous sa chemise taillée sur mesure et relève le menton : Hjalti Ingólfsson.



Peu de choses indiquent que la veille encore, une famille de quatre personnes vivait ici. Les espaces vides sur la bibliothèque béent tristement, quelques chemises et costumes pendouillent dans l'armoire. Une brosse à dents solitaire occupe le verre de la salle de bains, les chambres des enfants sont désespérément désertes. Même les dessins d'Elías ont disparu, quelques traces de Blu-Tack parsèment les murs comme autant de bleus et de blessures.

Les instruments de María ont déserté le salon, elle a essayé de lui enseigner leurs noms et de lui apprendre à distinguer leurs sonorités, mais jamais il n'a réussi à mémoriser tout ça. L'udu, le dulcimer, le kantele, ces musiques venues d'époques et de mondes disparus, mélancoliques et ensorcelantes, ses mains fines et fortes qui frappent, caressent et accordent, les yeux mi-clos et les lèvres pincées de concentration. Maintenant, il n'y a plus que le silence.

Il regarde par la fenêtre du salon en mâchant son dîner tardif, un sandwich au mouton fumé et à la macédoine emballé dans du plastique. Il voit son reflet dans la vitre nue devant laquelle fleurissaient il y a peu des lis de la paix et des géraniums qui rappelaient à María son pays d'origine et qui grelottaient là, dans cette nuit poussiéreuse, résistant vaillamment face au mont Esja et aux hurlements de l'Atlantique Nord.

Des lis de la paix. Que dire ?

Le journal est paru. Comme prévu, Úlfhildur a placé l'interview du ministre des Affaires étrangères en une. Hjalti va dans la cuisine, il jette le reste de son sandwich, ouvre une bouteille de chianti et se plonge dans la lecture.



Nous n'avons plus de réseau, lui annonce Úlfhildur le lendemain matin alors qu'il arrive au bureau, les tempes martelées par les relents de vin rouge.

Elle le regarde. Tu t'en occupes ?

À peine réveillés, les collègues de l'équipe du matin pianotent sur leurs ordinateurs en quête de sites Internet en état de fonctionner. En tout cas, les réseaux téléphoniques ne sont pas coupés. Tous les téléphones de la rédaction sonnent sans relâche, le bruit assourdissant est une vraie torture. Les chaînes d'information sur le mur tapissé d'écrans télé se sont figées. Les présentateurs météo et les journalistes sont comme statufiés, bouche bée, l'index pointé sur Cardiff, Kiev ou Los Angeles.

Scotché au téléphone, Hjalti appelle plusieurs compagnies de télécoms. Ces conversations désagréables ne lui apprennent pas grand-chose. Pour l'instant, les opérateurs cherchent l'origine de la panne, ils vont rédiger un communiqué. On lui passe aux Postes et Télécommunications une attachée de presse qui s'exprime à la vitesse d'une mitraillette, une enquête est en cours, on ne peut pas lui en dire plus à ce stade. Hjalti insiste et fait pression, il exige qu'on lui accorde une interview. Il n'y a rien de pire que l'absence de réponses et d'explications.

Dix minutes plus tard, Úlfhildur allume la radio. Le directeur des Télécommunications prend la parole sur une ligne qui grésille : *Nous sommes confrontés à une panne de grande envergure dont nous n'avons pas encore identifié la cause. Apparemment, l'Internet est coupé, les communications téléphoniques intérieures fonctionnent normalement, mais nous n'avons plus aucun contact avec l'étranger. Selon nous, la panne est liée aux câbles sous-marins.*

Le présentateur l'interroge sur les satellites. Le directeur toussote et élude la question.

Nous pensons que tout cela est dû à des problèmes électriques, peut-être à un court-circuit dans les équipements intermédiaires. Nos services techniques et les sociétés chargées de la maintenance des réseaux travaillent activement. Les câbles sous-marins partent de plusieurs pays et atteignent l'Islande à des endroits différents. Il est peu probable qu'ils soient tous tombés en panne au même moment. Le problème provient sans doute de notre système.

– À votre avis, quelles en sont les causes ?

Le directeur toussote à nouveau. C'est une mauvaise manœuvre qui était à l'origine de la dernière panne de ce type : une foreuse avait sectionné le câble sous-marin en Écosse. Une autre fois, des rats l'avaient rongé. Toutes sortes d'incidents sont susceptibles de se produire. Il en va ainsi quand on vit sur une île au milieu de l'Atlantique et qu'on doit s'en remettre à la technique pour communiquer avec l'étranger.

Le journaliste remercie le directeur des Postes et le salue, Úlfhildur soupire et éteint la radio, elle se serait nettement mieux débrouillée que ça pour lui tirer les vers du nez.

L'imprimante démarre avec des borborygmes pour ainsi dire préhistoriques, le fax crache une feuille en couinant.

Après consultation de l'ensemble des préfets de police locaux, la préfecture nationale de police, dépendante du ministère de l'Intérieur, décrète l'état d'urgence suite à la rupture des communications avec l'étranger. L'état d'urgence est destiné à se prémunir contre une série d'événements susceptibles de mettre en péril la sécurité de la population ou de notre territoire. Les services de protection civile d'Almannavarnir collaborent avec les institutions appropriées. Ils procèdent à des vérifications, à des enquêtes et à l'évaluation des facteurs de risques. L'événement est analysé et les risques encourus mesurés régulièrement. Nous prions la population de se référer aux communiqués de la Protection civile.

L'île

Sigríður Hagalín Björnsdóttir

Traduit de l'islandais par **Éric Boury**

Il arrive que se produisent des choses qui rassemblent l'humanité tout entière, et chacun se rappelle l'endroit où il se trouvait quand il a appris la nouvelle. Le monde peut devenir si petit qu'il se résume à un seul être humain. À un homme minuscule dans un fjord abandonné d'Islande.

Un homme qui se souvient : comment toute communication avec le monde extérieur fut soudain coupée, comment réagirent le gouvernement, les médias, la population. Comment il réagit lui-même, journaliste politique flirtant avec les sphères du pouvoir, en couple avec María, musicienne d'origine étrangère.

Le pays, obsédé par son passé, croit pouvoir vivre en autarcie, rejette dangereusement tout ce qui n'est pas islandais, et réactive des peurs ancestrales. Faire face à la faim, dans un pays de volcans cerné par les eaux.

Comme un piège qui se referme.

Sigríður Hagalín Björnsdóttir est née en 1974. Brillante journaliste, elle dirige le service informations de la télévision publique islandaise où elle présente le journal télévisé.

Elle a étudié à l'étranger, en Espagne, à New York et Copenhague, avant de revenir à Reykjavík.

L'île est son premier roman.

11-18 • 21 €



9 782847 208153

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE